

Le Soldat de plomb

Il était une fois vingt-cinq soldats de plomb, tous frères du même sang, nés d'une vieille cuillère en étain ; le fusil sur l'épaule, la tête droite, l'uniforme rouge et bleu — ah ! quels admirables soldats ! Les premiers mots qu'ils entendirent lorsqu'on ouvrit leur maison-boîte furent : « Ah ! des soldats de plomb ! » C'était un petit garçon qui criait ainsi en battant des mains ; on lui avait offert ces soldats de plomb le jour de son anniversaire. Aussitôt, il se mit à les ranger sur la table. Tous les soldats étaient parfaitement identiques, sauf un seul, qui ne tenait que sur une jambe. On l'avait coulé en dernier, et il n'était resté qu'un peu trop peu d'étain ; pourtant, il se tenait aussi fermement sur sa jambe unique que les autres sur leurs deux jambes ; et c'est précisément lui qui s'avéra le plus remarquable de tous.

Sur la table où se trouvaient les soldats, il y avait beaucoup de jouets différents, mais ce qui frappait le plus les yeux était un merveilleux palais en carton. À travers les petites fenêtres, on pouvait apercevoir les salles du palais ; juste devant le palais, autour d'un petit miroir représentant un lac, se dressaient des arbres, et sur le lac nageaient des cygnes de cire, admirant leur propre reflet. Tout cela était d'une beauté miraculeuse, mais la plus belle de toutes était la demoiselle debout sur le seuil même du palais. Elle était découpée dans du papier et vêtue d'une jupe en batiste des plus fines ; une étroite ruban bleu lui barrait l'épaule en guise d'écharpe, et sur sa poitrine brillait une rosette grande comme le visage même de la demoiselle.

La demoiselle se tenait sur une seule jambe, les bras tendus — car elle était danseuse —, tandis que l'autre jambe était levée si haut que notre soldat ne pouvait absolument pas la voir, et il pensa que la belle était elle aussi unijambiste, tout comme lui.

« Voilà qui ferait une épouse pour moi ! songea-t-il. Seulement, elle semble être de haute naissance, elle habite un palais, tandis que moi je n'ai qu'une boîte, et encore sommes-nous vingt-cinq entassés dedans : elle n'y aurait pas sa place ! Mais il ne coûte rien de faire connaissance. »

Ainsi se cacha-t-il derrière une tabatière posée là même sur la table ; de là, il voyait parfaitement l'adorable danseuse, qui continuait de se tenir sur une seule jambe sans perdre l'équilibre.

Tard dans la soirée, tous les autres soldats de plomb furent rangés dans la boîte, et tous les gens de la maison allèrent se coucher. Alors les jouets se mirent

eux-mêmes à jouer « aux visites », « à la guerre » et « au bal ». Les soldats de plomb commencèrent à frapper contre les parois de la boîte — eux aussi voulaient jouer, mais ils ne pouvaient soulever le couvercle. Le casse-noix faisait des culbutes, le crayon dansait sur l'ardoise ; il s'éleva un tel vacarme et un tel tintamarre que le canari se réveilla et se mit lui aussi à parler, et même en vers ! Seules la danseuse et le soldat de plomb ne bougèrent point : elle demeurait toujours sur la pointe tendue de son pied, les bras étendus devant elle ; lui se tenait vaillamment sous les armes, sans quitter des yeux la jeune fille.

Minuit sonna. Clic ! La tabatière s'ouvrit.

Il n'y avait point de tabac dedans, mais un petit diable noir — quelle surprise !

— Soldat de plomb, dit le diable, cesse donc de la regarder ainsi !

Le soldat de plomb fit comme s'il n'avait rien entendu.

— Eh bien, attends un peu ! reprit le diable.

Au matin, les enfants se levèrent, et l'on plaça le soldat de plomb sur la fenêtre.

Soudain — que ce fût par la malice du diable ou par un courant d'air — la fenêtre s'ouvrit toute grande, et notre soldat tomba la tête la première du troisième étage — un sifflement retentit seulement dans ses oreilles ! Une minute plus tard, il se trouvait déjà debout sur le pavé, la jambe en l'air : sa tête coiffée du casque et son fusil étaient coincés entre les pierres de la rue.

Le petit garçon et la servante accoururent aussitôt pour le chercher, mais beau firent-ils de chercher, ils ne purent retrouver le soldat ; ils faillirent même lui marcher dessus sans le remarquer. S'il leur avait crié : « Je suis ici ! », ils l'auraient naturellement trouvé immédiatement, mais il jugeait inconvenant de crier dans la rue : après tout, il portait un uniforme !

La pluie commença à tomber ; plus fort, plus fort encore, jusqu'à devenir une véritable averse. Lorsque le ciel s'éclaircit de nouveau, arrivèrent deux gamins des rues.

— Hé ! dit l'un. Voilà un soldat de plomb ! Envoyons-le naviguer !

Ils fabriquèrent alors un bateau avec du papier journal, y installèrent le soldat de plomb et le lancèrent dans le ruisseau. Eux-mêmes couraient à côté en battant des mains. Oh là là ! Quelles vagues déferlaient dans le ruisseau ! Le courant emportait tout — guère étonnant après une telle pluie !

Le bateau était balloté et tournoyé dans tous les sens, si bien que le soldat de plomb tremblait de tout son corps, mais il tenait bon : le fusil sur l'épaule, la tête droite, la poitrine en avant !

Le bateau fut entraîné sous de longues planches : il fit si sombre que le soldat crut être de nouveau dans sa boîte.

« Où suis-je emporté ? pensait-il. Oui, ce sont encore les tours de ce vilain diable ! Ah ! si seulement cette belle était avec moi dans le bateau, peu m'importerait qu'il fasse deux fois plus sombre ! »

À cet instant, une grosse rate surgit de dessous les planches.

— As-tu un passeport ? demanda-t-elle. Donne-moi ton passeport !

Mais le soldat de plomb garda le silence et serra fermement son fusil. Le bateau filait, tandis que la rate courait derrière en le poursuivant. Hou ! Comme elle grinçait des dents et hurlait aux éclats de bois et aux brins de paille qui flottaient à sa rencontre :

— Arrêtez-le, arrêtez-le ! Il n'a pas payé les droits, il n'a pas montré de passeport ! Mais le courant emportait le bateau de plus en plus vite, et le soldat de plomb apercevait déjà de la lumière au loin, quand soudain il entendit un bruit si effroyable que même le plus brave des braves en aurait été terrifié. Imaginez donc — au bout des planches, le ruisseau se jetait dans un grand canal ! Cela était pour le soldat aussi terrible que pour nous de filer en bateau vers une grande cascade.

Mais il était déjà impossible de s'arrêter. Le bateau, avec le soldat, glissa vers le bas ; le pauvre hère demeura droit comme un piquet, sans même cligner des yeux. Le bateau tournoya... Un, deux — il se remplit d'eau jusqu'aux bords et commença à couler. Le soldat de plomb eut de l'eau jusqu'à la gorge ; puis davantage... l'eau le recouvrit entièrement ! Alors il pensa à sa belle : il ne la reverrait plus jamais. Dans ses oreilles résonnait :

En avant, ô guerrier,

Et accueille paisiblement la mort !

Le papier se déchira, et le soldat de plomb commença à sombrer vers le fond, mais à cet instant précis, un poisson l'avala.

Quelle obscurité ! Pire encore que sous les planches, et d'une étroitesse effrayante ! Pourtant le soldat de plomb tint bon et resta étendu de tout son long, pressant fermement son fusil contre lui.

Le poisson s'agitait çà et là, exécutant les bonds les plus extraordinaires, puis soudain il s'immobilisa, comme frappé par la foudre. Une lumière jaillit, et quelqu'un s'écria : « Un soldat de plomb ! » En effet, le poisson avait été pêché, conduit au marché, puis apporté à la cuisine, où la cuisinière lui fendit le ventre avec un grand couteau. La cuisinière saisit le soldat de plomb par la taille entre deux doigts et le porta dans la pièce où toute la famille accourut pour contempler ce voyageur exceptionnel. Mais le soldat de plomb ne s'enorgueillit point. On le posa sur la table, et — que de choses étranges arrive-t-il en ce monde ! — il se retrouva dans cette même pièce, revit ces mêmes enfants, ces mêmes jouets et ce merveilleux palais avec la belle danseuse ! Elle se tenait toujours sur une seule jambe, l'autre levée très haut. Quelle constance ! Le soldat de plomb fut ému et faillit pleurer des larmes d'étain, mais cela eût été inconvenant, et il se retint. Il la regardait, elle le regardait, mais ils n'échangèrent pas un seul mot.

Soudain, l'un des garçons saisit le soldat de plomb et, sans raison aucune, le lança directement dans le poêle. Certainement, c'était encore une machination du diable ! Le soldat de plomb se tenait debout, enveloppé de flammes. Il ressentait une chaleur terrible, due au feu ou à l'amour — lui-même ne savait lequel. Ses couleurs avaient complètement disparu, il était entièrement déteint ; qui sait pourquoi — à cause du voyage ou de la douleur ? Il regardait la danseuse, elle le regardait, et il sentait qu'il fondait, mais il tenait toujours bon, le fusil sur l'épaule. Soudain, la porte de la pièce s'ouvrit toute grande, le vent saisit la danseuse, et elle, telle une sylphide, voltigea droit dans le poêle auprès du soldat de plomb ; elle s'enflamma d'un coup, et — ce fut la fin ! Quant au soldat de plomb, il fondit et se transforma en une petite masse. Le lendemain, la bonne, en retirant les cendres du poêle, le retrouva sous la forme d'un petit cœur d'étain ; de la danseuse, il ne restait plus que la rosette, et même celle-ci était entièrement brûlée et noircie comme du charbon.